

Zeitschrift: Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne
Herausgeber: Société Oeconomique de Berne
Band: 10 (1769)
Heft: 1

Artikel: De la mendicité en France
Autor: Brisson
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-382688>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

II.

DE LA

MENDICITÉ EN FRANCE,

PAR

M. BRISSON, Inspecteur des Manufactures, & du Commerce de la Généralité de Lyon ; Membre de l'Acad. de Ville Franche, & des Bureaux d'Agric. de Lyon & de Beauvais ; Membre Hon. de la Soc. œcon. de BERNE.

AVEC

*L'Extrait de quelques Lettres du même
Auteur.*

II.

DE

MEN DIDOT EN FRANCE

PAR

M. BRISSON, Inspecteur des
Factures, & du Commerce des
litt de l'Etat; Membre de l'Académie
Française, & des Sociétés de
l'Académie de Bordeaux; Membre
de la Soc. Econ. de Paris.

AVEC

l'Extrait de quelques Lettres de
M. de Lamoignon.



A V I S.

LEs moyens de diminuer la mendicité intéressent tous les Ordres de la Société ; l'agriculture , les manufactures , le commerce , réclament des bras oisifs , & les riches mêmes se plaignent du fardeau qu'impose la nécessité d'aider à la subsistance d'une foule inutile ou nuisible. Il est triste qu'au sein d'une société civile il se trouve un Ordre d'hommes , qui n'en reconnoissent ni les avantages , ni les liens. Faut-il s'étonner de ce désordre dans les pays où souvent la liberté personnelle de l'homme , la propriété de son industrie & de son travail , la plus sacrée , naturellement la plus indépendante , sont assujetties , gênées ou purgées par les usurpations , les violences des Puissans , par des monopoles , par des prohibitions , par des impôts écrasans , dans les pays où la fainéantise est , pour ainsi dire , mise au rang des vertus , & la mendicité représentée comme un point de religion ? Heureusement que ces sources terribles de la mendicité n'existent point dans notre patrie. Dans des constitutions libres , les charges envers le gouvernement & le public , étant fixées , le malheureux n'est jamais entièrement découragé ; les distances entre les diverses conditions étant moins grandes , moins arbitraires , moins permanentes , les secours réciproques sont plus prompts , plus éclairés & plus soutenus. Enfin ces excès

auxquels des gens sans ressource se livrent quelquefois par un libertinage criminel, sont moins à craindre dans les Etats où la Puissance Suprême ne désarme pas la nation sous prétexte de la mieux protéger.

Malgré ces avantages nous ne sommes pas entièrement à l'abri des abus de la mendicité. Des troupes de glaneurs qui, à la faveur des certificats arrachés par l'importunité, font régulièrement leurs émigrations d'un district dans l'autre, des races de paresseux qui trouvent moyen de tromper la vigilance de la police, des mendiants de profession, qui dans les villes se consolent dans l'ivrognerie, du mépris & des privations qui avilissent leur existence, tous ces êtres parasites ne laissent pas de mettre une charge incommode sur le public. Nous pensons, qu'il n'est pas inutile de lui présenter le tableau énergique des excès où la mendicité peut se porter.

Le point essentiel est de ramener ces hommes perdus à quelque travail proportionné à leurs forces, en ne leur accordant l'aumône que sous cette condition, que le Créateur même a attachée au don de la vie. Plusieurs villes du pays ont commencé à former des établissemens sur ce principe. Nous attendons de nouvelles lumières des discussions qu'occasionnera le prix publié par le Magistrat de Lyon, sur la manière la plus convenable d'occuper les pauvres mendiants.





D E L A

MENDICITÉ EN FRANCE.

DAns les lieux où l'on est exempt des malheurs de l'esclavage, la société considérée en général ne présente point de spectacle plus attendrissant que celui de la mendicité. L'humanité souffrante, exténuée, mourante d'indigence, dans le lieu même, où un luxe défordonné fait voir des hommes comblés, excédés de toute espèce de superfluités : ces mêmes hommes, dis-je, animant par leurs profusions le feu des talens & du génie, excitant les progrès des arts, & donnant ainsi à leur patrie un nouveau degré de splendeur, là même où d'autres hommes n'ont pas le nécessaire physique. Ces contrastes sont trop voisins & trop frappans pour ne pas jeter les esprits les moins attentifs dans de profondes méditations.

Les Théologiens, les Politiques, les Magistrats, tous les Administrateurs enfin, s'en sont différemment occupés. C'est aussi l'un des plus dignes objets, que l'on puisse présenter aux réflexions des divers Ordres de Citoyens, que la Société de Berne rassemble.

J'ose donc leur présenter quelques observations sur une partie des causes & des effets de la mendicité, qui trop souvent n'est vue qu'avec un mépris & une indignation de préjugé.

Les Anciens qui personnifioient tout, ont dit que la pauvreté étoit fille du luxe & de l'oisiveté, mere de l'industrie & des beaux arts. Quelquefois aussi ils l'ont peinte comme une furie affamée, farouche & prête à se livrer au désespoir. Entre ces caractères si différens & si fortement prononcés, il en existe un autre que la pauvreté prend fréquemment parmi nous : plus on le considérera, & plus sans doute on trouvera qu'il est chez les indigens, le résultat nécessaire des divers sentimens dominans dans un État monarchique.

Aussi éloigné de cette belle émulation républicaine, qui ne voyant rien où elle ne puisse atteindre, développe toute la capacité du sujet qu'elle enflamme, que de cette fureur cruelle de l'esprit du despotisme qui voudroit tout s'approprier ou tout anéantir, le pauvre est souvent chez nous un homme dont le corps & l'esprit demeurant comprimés sous le poids de tous les besoins, n'entend plus le cri de l'honneur, ne sent plus l'aiguillon de la vertu, ne redoute rien. Dans l'extrême indigence où il est tombé, tout ressort est sans force, l'inertie est entière, & si vous en exceptez la qualité indestructible de l'image du Créateur, on ne voit

voit plus qu'un être avili. Aucune de ses opérations n'annonce le vainqueur de tous les animaux, l'intelligence qui fait varier la multiplication des végétaux, l'admirable sagacité qui extrait les minéraux, les décompose & les réunit sous des formes plus belles & non moins durables que les premières. Non, notre pauvre est un mendiant, homme lâche, abjet, moralement impassible, n'ayant désormais d'autres vues que celles de la simple & actuelle conservation de son existence. Ce n'est plus un infatigable cultivateur, un artisan industrieux, un citoyen utile : il est vil, il est dégradé, il est plus méconnoissable que ne l'étoit Hector trainé dans la fange après sa défaite.

La sensibilité de tous les cœurs affectés douloureusement de la vue de ces misérables a été plus excitée à mesure qu'ils se sont multipliés. On a tenté de rendre au travail tous ces bras inutiles, en employant les menaces & les peines ; mais semblables à ces insectes qui se cachent dans la terre pendant les rigueurs de l'hyver, les mendiants sont revenus en foule, après que les sévérités ont cessé, bourdonner autour des hommes laborieux, & en partager la subsistance.

De nouveaux cris se sont élevés contr'eux, & ont sollicité de nouvelles proscriptions. Les meilleurs citoyens profondément pénétrés de douleur & d'indignation contre cette

multitude errante de vampires du labeur, ont proposé de séparer de la société ces membres honteux, qui n'ont ni talens, ni possessions, ni vertus. Nous avons même oui former le vœu terrible qu'ils soient punis de mort.*

Ce n'étoit pas sans doute un sentiment de barbarie, qui faisoit proposer chez nous un projet d'administration, où l'on négligeoit toute proportion de peines aux délits. C'étoit le simple effet d'un violent désir de voir tarir la source de tous les maux effroyables qu'engendre la mendicité. Sans avoir un moindre desir, sans être moins affecté; mais sans adopter un avis, vraisemblablement ouvert avec plus de patriotisme que de philosophie, nous nous contenterons d'observer qu'il est bien douteux que les châtimens, les supplices même, puissent détruire la mendicité, si l'on ne remédie à la cause, qui est la pauvreté.

En effet, de ces mendiants pressés à la fois par la faim & par la terreur des loix publiées contr'eux, les uns iront du vice au crime; les autres moins audacieux auront

* C'est ainsi que suivant ce que M. l'Abbé Fleury nous apprend dans son histoire ecclésiastique Tom. II. Pag. 531, le cruel Empereur Galerien ordonna d'embarquer & de noyer tous les mendiants que l'on pourroit arrêter. Loin de nos yeux de pareils traits

plus d'adresse, & sauront échapper sous toutes sortes de formes à la sévérité de la loi, sans devenir plus utiles à la société.

Quelle est donc la funeste & féconde racine de tant de désordres ? Quelle est la détestable cause de cette obstination d'une multitude d'hommes qui croupissent honteusement dans l'oubli de tout ce que la nature ne rappelle pas sans cesse à leurs sens les plus grossiers ? Ne leur imputons pas toute la honte de cet avilissement de leur être ; un état si malheureux, & si éloigné de la destination primitive des hommes, ne sauroit être de leur choix.

Les mendiants ne sont pas toujours excusables, mais ils le sont peut-être plus qu'on ne le croit communément. Tel qui les rebute avec dureté, est bien souvent conduit par l'insensibilité de son cœur, & par la prévention, plutôt que par un jugement réfléchi. C'est encore là un de ces effets journaliers des préjugés si invétérés qu'on ne les soupçonne seulement pas d'être faux : on ne croit pas même devoir prendre la peine de les examiner. Il est sans doute impossible d'approfondir les circonstances de la mendicité de chaque individu qui se présente. Mais cherchons les principales causes légitimes qui peuvent exister : en les méditant on sera surpris de la possibilité du nombre de leurs effets, & une tendre compassion

pourra succéder à une indignation trop généralement répandue.

Nos mendiants s'engendrent ou dans les villes, ou dans les campagnes. Dans les villes, le peuple vit du produit des arts : si les salaires sont considérables, les dépenses ne le sont pas moins. Les denrées apportées des lieux de culture sont souvent trop chères pour que les pauvres pères de familles ne soient pas obligés de renoncer à celles qui seroient plus saines, & se réduire à celles qui sont moins dispendieuses. Il faut qu'ils observent cette économie dans toutes les parties de leurs dépenses, qu'ils n'aient qu'un foyer à peine échauffé, que des logemens étroits, mal aérés & conséquemment dangereux. Il faut encore que les pauvres pères de famille résistent sans cesse à tout ce qui les engageroit à dépenser pour leurs plaisirs, qu'ils voient avec une indifférence stoïque les moindres fantaisies de quelques uns de leurs concitoyens aussi-tôt satisfaites que nées. Pour eux s'ils ne se les refusent pas toutes ils s'appauvriront. Si dans le cours de la meilleure conduite il survient une maladie, qui sans être vive, rende un ouvrier seulement un peu moins apte au travail, il fera moins d'ouvrage. Alors la difficulté de subsister augmentera, & le dégoût du travail augmentera en même-tems. Qui de nous pourroit reprocher à ce malheureux sa négligence, de nous, dis-je, que la moindre vapeur semble au-

toriser à une molle oisiveté ? Qui de nous pourroit supporter le séjour d'une maison ouverte à toutes les intempéries de l'air , dépourvue des meubles les plus indispensables , habitée par deux enfans mal sains , & une jeune femme incommodée pour toujours des suites de l'enfantement d'un troisieme ? Qui de nous pourroit soutenir le spectacle de parens infirmes & entourés de sept enfans sans pain , sans feu , sans lit , sans habits , n'ayant d'autres ressources qu'une petite industrie à la quelle des frayeurs mal fondées , mais trop réelles , ne leur permettoient pas même de s'adonner selon leur gré ? *Quæque ipse miserrima vidi.*

Si quelqu'un des chefs de ces familles infortunées cherchant à se distraire , à échapper à la douloureuse & continuelle impression que fait la vûe prochaine de ces tristes objets , vient à mendier , nous aurons d'abord contre lui ce dédain , cette indignation si prompte à se marquer à l'aspect des mendiants valides.

Nous exigerions que ces hommes affligés de toutes parts eussent un courage d'esprit , & une application au travail que l'on a bien rarement dans un état plus heureux.

Mais quittons les détails de ces diverses hypothèses , qui quoique particulières , sont néanmoins si multipliées que l'on pourroit à peu de circonstances-près , les regarder comme des cas généraux : plaçons nous seulement

dans un tems , où la branche de commerce à laquelle tous ces artisans sont attachés viendrait à languir ; c'est un événement qui n'est pas rare. Combien verrez-vous de ces Artisans, même des plus œconomes, souffrir, languir, finir.

Si dans les commencemens de cette calamité ils osent mendier , nous entendrons que l'on les renverra à d'autres travaux , & sans savoir si des corps accoutumés à la douce température des ateliers de Minerve pourront supporter les ardeurs de la canicule ou les brouillards de l'automne, on renvoie ces supplians importuns à la terre dont la culture est dit-on une ressource toujours assurée.

Voyons donc s'il n'y a point de mendiens au sein des campagnes, s'il n'y a pas des hommes qui soient précipités dans la mendicité par des forces majeures, par des causes inevitables , & si nos terres peuvent toujours suffire au cultivateur.

Un Laboureur de nos montagnes allant enlever ses foins, fauchés nouvellement & encore étendus sur le pré, suivoit une colline couverte jusqu'à la cime de nombreux épics, qui lui promettoient le juste & doux salaire de ses dépenses & de ses sueurs. Un orage subit fond sur ce champ digne d'un meilleur sort : les terres bientôt délavées sont entraînées avec les eaux du haut en bas ; elles couvrent de gravier stérile toute la prairie dont la surface devient méconnoissable aux

yeux même du propriétaire, quoique déjà trop préparé à ce funeste spectacle.

Que fera-t-il cet infortuné ? Il ne peut pas vivre du produit de sa terre. Comment rétablira-t-il son pré ? Comment reportera-t-il de la terre sur le rocher nud qui lui reste ? Comment subvenir à tous ces fraix ? En attendant le fruit de ces diverses réparations, comment fera-t-il subsister sa femme & ses enfans ? Et s'ils mendient pourrat-on les condamner ?

On a dit que ceux qui méritent des secours les trouveroient dans leurs cantons, qu'ils ne devroient point en sortir, & que chaque Paroisse pouvoit bien nourrir ses pauvres. Cela se répète de bouche en bouche, & cela s'est accrédité au point d'être devenu une sorte de principe. Il convient néanmoins de l'examiner encore. Mais avant d'entrer dans cette discussion, je dois peut-être protester que je ne suis point l'apologiste d'une vie oisive & vagabonde. Également éloigné de vouloir entre les malheureux, disculper les coupables, & dédaigner les innocens, je cherche seulement à discerner & à faire connoître les uns d'avec les autres. L'amour seul de la vérité, & non celui du paradoxe doit guider dans la cause de l'humanité.

Ces protestations faites, j'ose avancer malgré le sentiment presque universel, qu'il est très-douteux que chaque Paroisse en France puisse nourrir ses pauvres. Cela peut être vrai

de ces villages voisins des villes, de ces cantons où les gens riches ont des maisons de campagne, théâtres d'un nouveau luxe, où il y a de si grands parterres & de si petits potagers, où les Jardiniers élagueurs & fleuristes savent rendre les vergers bien plus agréables & bien moins utiles, où les Métayers vivent beaucoup plus des gages qu'ils reçoivent, que des denrées qu'ils recueillent. Dans ces lieux fortunés, tous les villageois appartiennent à des Maîtres aisés, ou ont conservé avec eux des relations qui leur assurent des secours dans le besoin.

Cela pouvoit être vrai quand la noblesse habitoit ses terres, y entretenoit la paix & l'aisance, en arrêtant le cours des dissensions minucieuses de ses Emphithéotes, & en consommant ses revenus dans le lieu même de la production. Alors on voyoit quantité de Seigneurs respectables par de longs services, élever de nombreuses familles sous leurs yeux, dans l'amour de la patrie & de tous les devoirs. L'indigence foulagée, les malades secourus, l'industrie des jeunes filles du canton excitée, éclairée même, attiroient mille bénédictions sur les vertueuses épouses de ces braves Chevaliers. Leurs noms respectables se sont conservés jusqu'à nous; mais il est peu resté dans nos campagnes de ces illustres modèles: & leur absence y doit exciter d'autant plus de regrets que nous y voyons quelques dignes rejettons de plus d'une tige fameuse, qui ont

fit se couvrir d'un nouvel éclat, en joignant le goût des lettres & de toutes les belles connoissances, aux traits d'une vie vraiment noble & exemplaire.

Alors, dis-je, chaque Paroisse pouvoit nourrir ses pauvres. Il n'en étoit peut-être aucune où l'on ne vît plusieurs de ces châteaux, dont les ruines encore en partie subsistantes paroissent indiquer peu de cette opulence qui nous éblouit, mais on y avoit l'opulence du tems. Les maisons de plaifance de nos premiers Rois, étoient de bonnes métairies & cela dura long-tems.

Dans ces châteaux dont nous ne voyons plus que quelques panaux de murs épais, il n'y avoit point de statues de plâtre, point de frêles treillages, de frivoles bâtimens sans utilité, sans solidité, sans vraie beauté &c. On y voyoit des granges bien remplies, des basses-cours & des écuries bien peuplées, des bois bien entretenus, & les champs d'alentour étoient bien cultivés.

Du sur-plus des provisions grossieres, mais abondantes, on soulageoit les payfans, dont on connoissoit bien la misere, parce qu'on la voyoit de près. Les exemples de ces bons Gentils-hommes étoient des exemples efficaces pour les payfans aisés; car de tout tems la vertu a eu des droits sur les cœurs.

Alors, le répéterai-je encore, car on ne faudroit quitter cette matiere, chaque paroisse pouvoit nourrir ses pauvres; mais au-jour-

d'hui que les campagnes tant soit-peu éloignées des villes, sont abandonnées de leurs Seigneurs, [qu'elles sont le séjour de l'ennui, de la tristesse, que le labeur y est presque stérile, que l'on s'en éloigne dès que l'on peut en avoir le moyen, il ne paroît pas vrai que toutes les Paroisses soient en état de nourrir leurs pauvres.

A qui, une famille que la mort de son chef, ou une incendie, ou d'autres malheurs ont jetté dans l'indigence peut-elle avoir recours? Au Seigneur? il est absent. Au Curé? il n'a qu'une étroite subsistance. Aux parens? ils sont pauvres. Aux habitans riches? il n'y en a point; s'il y en a, ils s'attachent peu à leur Paroisse qu'ils quitteront bientôt, ou du moins qu'ils feront quitter à leurs enfans.

Notre malheureuse famille aura donc bientôt épuisé les secours du pays, & elle est obligée de se répandre dans les bourgs voisins; mais les besoins des pauvres nâtifs du lieu la forceront d'aller jusqu'à la ville, là nos nouveaux mendiâns en trouvent d'autres. L'exemple respectif qu'ils se donnent, leur nombre, la douce assurance d'être inconnus, tout les enhardit à la crapule & les dépouille de la honte que les seuls regards de leurs compatriotes leur eussent inspirée. L'impudence & le vice montent à leur comble, chez ceux qui ne tombent point dans les crimes capitaux, ou qui ne s'affaiblissent pas sous cette insensibilité morale, qui est leur état le plus ordinaire.

C'est ainsi que des hommes utiles peuvent être à tout âge plongés, ou subitement, ou peu-à-peu, dans l'infortune & dans l'oïveté, que leur courage est abattu, leur ame flétrie & que leur existence devient aussi pénible à eux-mêmes, qu'inutile & même pernicieuse à la société.

Mais aussi combien ne sont pas inconsiderés ceux qui renvoient tout mendiant au travail de la terre. Ces gens tranquilles au sein de la satiété se plaisent à croire que les champs donnent une nourriture facile, assurée, que pour y trouver à vivre il suffit de prendre une bêche & de retourner la terre. Ils veulent ignorer combien il faut d'avances & de fraix de toute espece pour opérer la production & la reproduction nécessaires à l'entretien de l'agriculture. Nos citadins la traitent cette branche essentielle de travail, cette précieuse occupation des plus vertueux Romains, l'agriculture, comme l'on traite les Colonies, où l'on veut toujours renvoyer les mauvais sujets. Ce seroit bien plutôt aux arts qu'il faudroit renvoyer ces hommes oisifs; ce seroit aux manufactures exploitées à la campagne, afin de repeupler les parties les plus intérieures des provinces éloignées. Les indigens, foibles & impuissans entrepreneurs de labourage, qui n'ont pas de quoi entretenir un nombre suffisant de bestiaux, se changeroient en hommes industrieux; ils deviendroient entrepreneurs de petits & grossiers ouvrages, dont les

avances ne sont pas fort chères, dont le bénéfice rentre souvent, & dont toute subsistance levée, les premiers profits seroient appliqués à réparer la chaumière croulante de toutes parts, à faire remuer, engraisser, & améliorer la terre; car c'est peut-être un des desirs les plus universels des hommes en société, que de s'approprier au moins une petite portion de terrain. Je réserverai pour un autre tems l'exposition des moyens d'opérer cette heureuse révolution, & j'observerai que les Auteurs économiques qui ont écrit des manufactures, ont négligé d'entrer dans le détail nombreux des soins nécessaires à leur établissement. Les travaux d'une terre maigre & ingrate se trouvant ainsi unis à ceux de l'industrie, ils en prospéreront davantage, l'aspect du pays s'embellira des fruits de cet heureux concours, & alors chaque Paroisse pourra nourrir ses pauvres. La source la plus féconde peut-être de la mendicité tarira.

En comparant l'état ancien de la population de nos campagnes avec l'état actuel, l'abondance des secours, qui s'y trouvoient avec la rareté de ceux que l'on y peut avoir aujourd'hui, je n'ai point prétendu porter un jugement général, & encore moins dissimuler que nos villageois n'eussent rien à souffrir aux siècles passés. Personne n'ignore que long-tems encore sous la race régnante de nos Rois, les cultivateurs exposés comme toute la nation aux calamités générales,

avoient encore à redouter les guerres particulières des divers ordres de Seigneurs qui s'élevoient au dessus d'eux. L'histoire nous en a transmis des particularités indubitables & effrayantes; mais il faut observer que les Historiens ont toujours trouvé dans les troubles & les massacres, une ample matière qui leur manque dans la paix & le bonheur, que tous les traits de cruauté commis en plusieurs années, sont rapprochés à nos yeux en peu de lignes: de sorte qu'il semble qu'il n'y avoit aucun intervalle de lieu, ni de tems. Enfin, il n'est pas à croire qu'un Seigneur se fit un plaisir de molester généralement & d'exposer à une ruine certaine des Vassaux & des Emphithéotes dont il tiroit des services journaliers, des dons annuels, & des secours considérables, quand il étoit prisonnier, quand il marioit sa fille aînée, quand il armoit son fils Chevalier, & quand il faisoit le voyage d'Outre-mer.

Sans louer aucun tems au préjudice d'un autre, sans croire que celui d'autre-fois fût toujours le meilleur, j'ai crû reconnoître & j'ai tâché d'établir qu'il est vrai que beaucoup de familles tombent dans la mendicité involontairement, que le défaut de secours les empêche d'en sortir, & qu'ils ne peuvent sans ces secours se conserver pour les travaux de l'agriculture, attendu que la misère ne produit qu'une plus grande misère. La distribution actuelle du peuple qui se jette vers les villes,

où toutes les richesses se concentrent , ne permet pas aux pauvres des villages éloignés de ces brillantes cités , de trouver dans leur compatriotes des ressources suffisantes contre l'indigence dont le sort les accable. En s'expatriant ils perdent dans les villes & leurs forces & leurs vertus : ils perdent l'avantage de respirer un air pur , l'air natal ; ils perdent le bonheur de vivre avec les amis de l'enfance , & leur pauvreté leur interdit l'espoir d'en faire de nouveaux. Ceux de ces infortunés qui échappent au précipice de la mendicité ne trouvent dans les villes que l'état de servitude , ou les tristes demeures qu'exigent la plupart des arts mécaniques , & ils ont le désagrément de vivre avec des inconnus qui se succèdent rapidement dans les ateliers. Quel sort !

Plutôt que de les voir contraints à abandonner ainsi pour jamais le tranquille séjour des champs , tâchons de les y fixer en pourvoyant à leurs besoins , par l'établissement de quelques manufactures , qui fassent employer utilement les journées & les infirmes auxquels tout travail de la terre est interdit. Dans les cas imprévus , on y trouvera encore de quoi fournir aux nécessités du moment.